



# Zizi Zizi...



PRÉSIDENT WILSON

LE KAISER

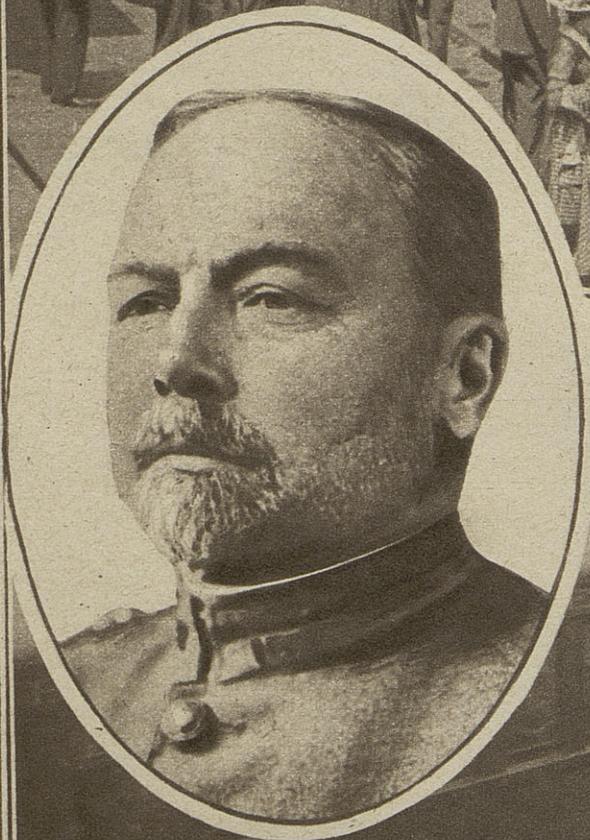
*" Le professeur de droit donne une leçon au chef des reîtres "*  
(LES JOURNAUX.)

FOPY

*J'ai vu.*



*Un embarquement de miliciens à Philadelphie.*



*Les troupes du général Pershing. — En médaillon : Le général Funston.*

### SI LES ÉTATS-UNIS MOBILISAIENT...

Si le P<sup>r</sup> Wilson décidait d'aller plus loin que la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, les États-Unis d'Amérique pourraient apporter à l'Entente, non seulement le concours de leur flotte, une des plus puissantes du monde, mais encore celui de leur armée que le Kaiser aurait tort de dédaigner. En effet, si en temps de paix l'armée régulière de

l'Union ne comprend que 90 000 soldats, et 125 000 miliciens, en temps de guerre, les récentes statistiques ont démontré que 4 778 000 célibataires et 5 758 000 hommes mariés pourraient être mobilisés pour le service militaire. Ce serait donc une armée de plus de dix millions d'hommes qui, en quelques mois, serait absolument prête à jouer son rôle.

J'ai vu.



Wall-Street, le quartier de la finance à New-York.



Une manifestation francophile devant la statue de Lafayette. — En médaillon : Le milliardaire J. Pierpont-Morgan.

### LA MOBILISATION DE L'OR A NEW-YORK

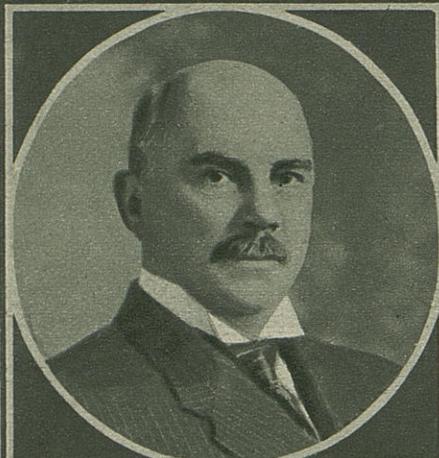
Les banquiers américains sont « fin prêts », a dit le président de la *National City Bank*, représentant M. Rockefeller, l'un des milliardaires qui détiennent le marché financier du monde entier. Le geste de M. Wilson a galvanisé tout Wall Street : les banquiers de cette véritable cité de l'or sont disposés à tous les sacrifices pour contribuer à la défense natio-

nale. Déjà, M. J. Pierpont-Morgan, suivant l'exemple de son père en 1870, n'a cessé de soutenir de toutes ses forces la cause de la France. Et maintenant, après la cynique provocation de l'Allemagne, les quatorze milliards d'encaisse métallique qui ont traversé l'Atlantique peuvent, de nouveau, faire pencher d'une façon décisive la balance en faveur de l'Entente.

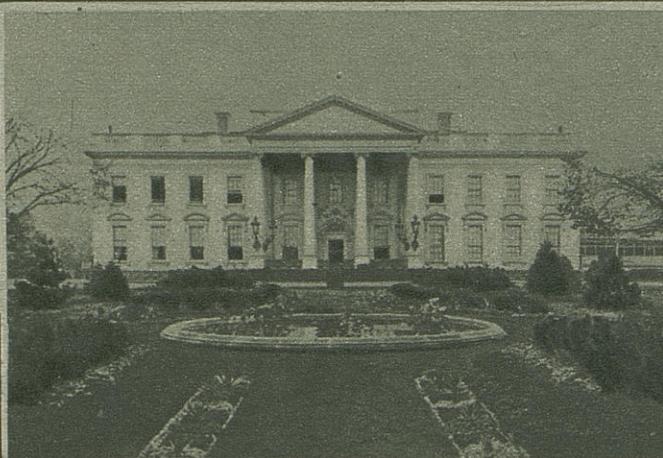


UN CONSEIL DES MINISTRES A LA MAISON BLANCHE

A gauche du président Wilson (1) : W. Mac Adoo (trésor), Thomas Gregory (attorney général), Daniels (marine), Houston (agriculture), William B. Wilson (travail).  
A droite de M. Lansing (affaires étrangères) (2), Neuton D. Baker (guerre), Burleson (postes), Lane (intérieur), Redfield (commerce).



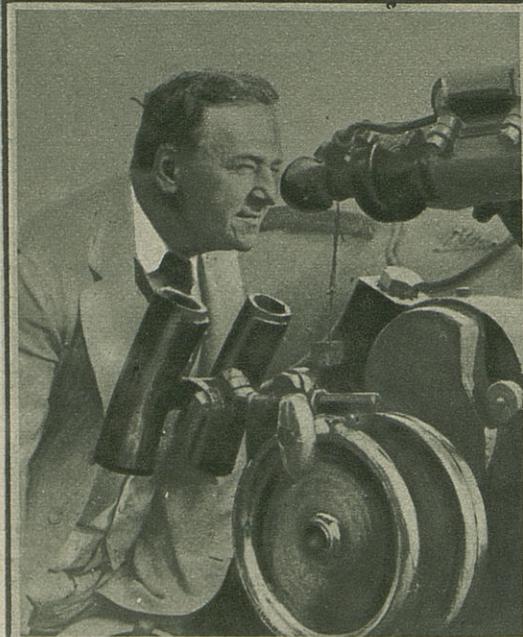
M. Sharp, ambassadeur des États-Unis en France.



La Maison Blanche, résidence présidentielle à Washington.



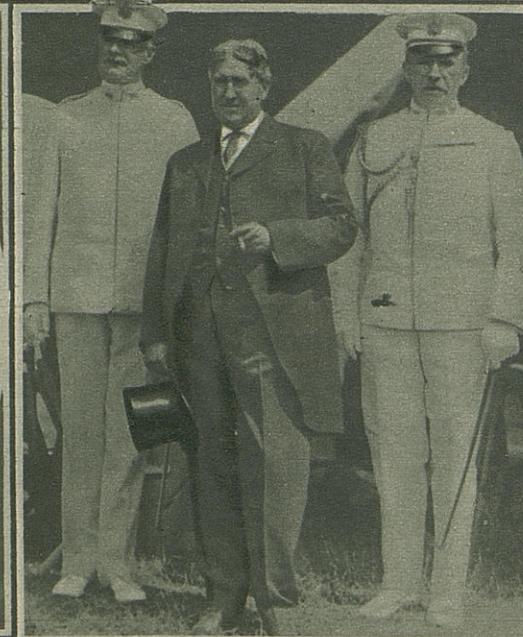
M. Gérard, ambassadeur des États-Unis à Berlin.



M. Garrison, ex-ministre de la Guerre.



Une photographie peu diplomatique mais indécente du comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington.



M. Daniels, ministre de la Marine.

LES MINISTRES DU PRÉSIDENT WILSON

Devant l'attitude provocante de l'Allemagne, l'Amérique entière n'a eu qu'un seul et même cri d'indignation. Immédiatement après la rupture des relations diplomatiques, le gouvernement de Washington a pris les mesures commandées par la situation. Le président Wilson s'est rendu lui-même, contre la

coutume, aux départements de la Marine et de la Guerre où il a conféré longuement avec les secrétaires d'Etat Daniels et Baker. Entretemps l'indésirable comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, et M. Gérard, ambassadeur des États-Unis à Berlin, faisaient leurs derniers préparatifs de départ.

*J'ai vu.*

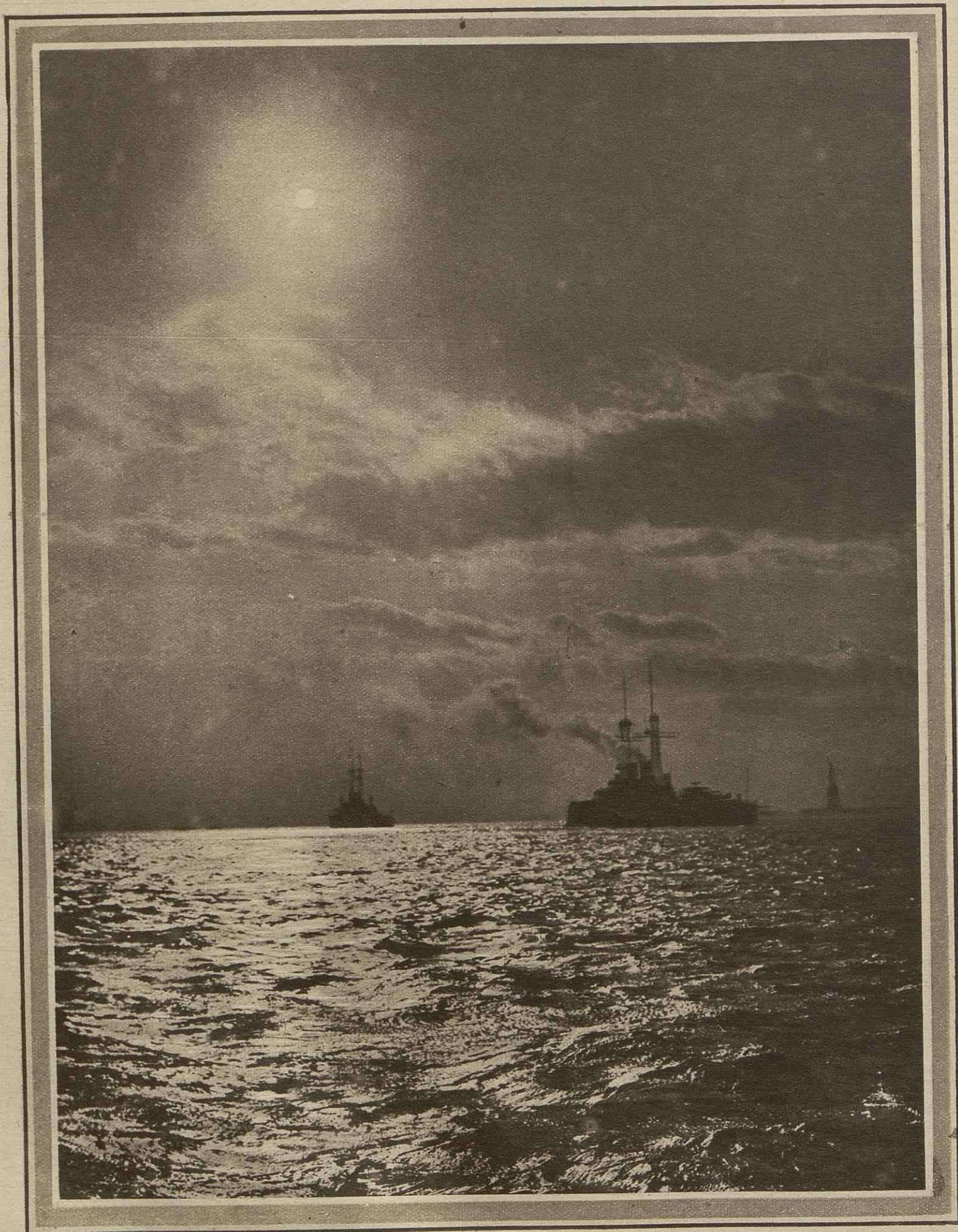


UNE SEANCE HISTORIQUE AU CONGRES DE WASHINGTON : M. WILSON ANNONCE QUE LES  
ÉTATS-UNIS ONT ROMPU AVEC L'ALLEMAGNE

La composition de notre collaborateur Léon Fauret représente la physionomie du Congrès au moment où le Président Wilson prononce la phrase de rupture : "En conséquence, dit-il, j'ai chargé le secrétaire d'Etat d'annoncer à S. E. l'ambassadeur d'Allemagne que toutes les relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'empire alle-

mand sont rompues, que l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin se retirera immédiatement, et en conformité avec cette décision, j'ai chargé le secrétaire d'Etat de remettre à S. E. ses passeports." L'assemblée tout entière accueillit ces paroles décisives avec un enthousiasme indescriptible. La guerre entra dans une phase nouvelle!

*J'ai vu.*

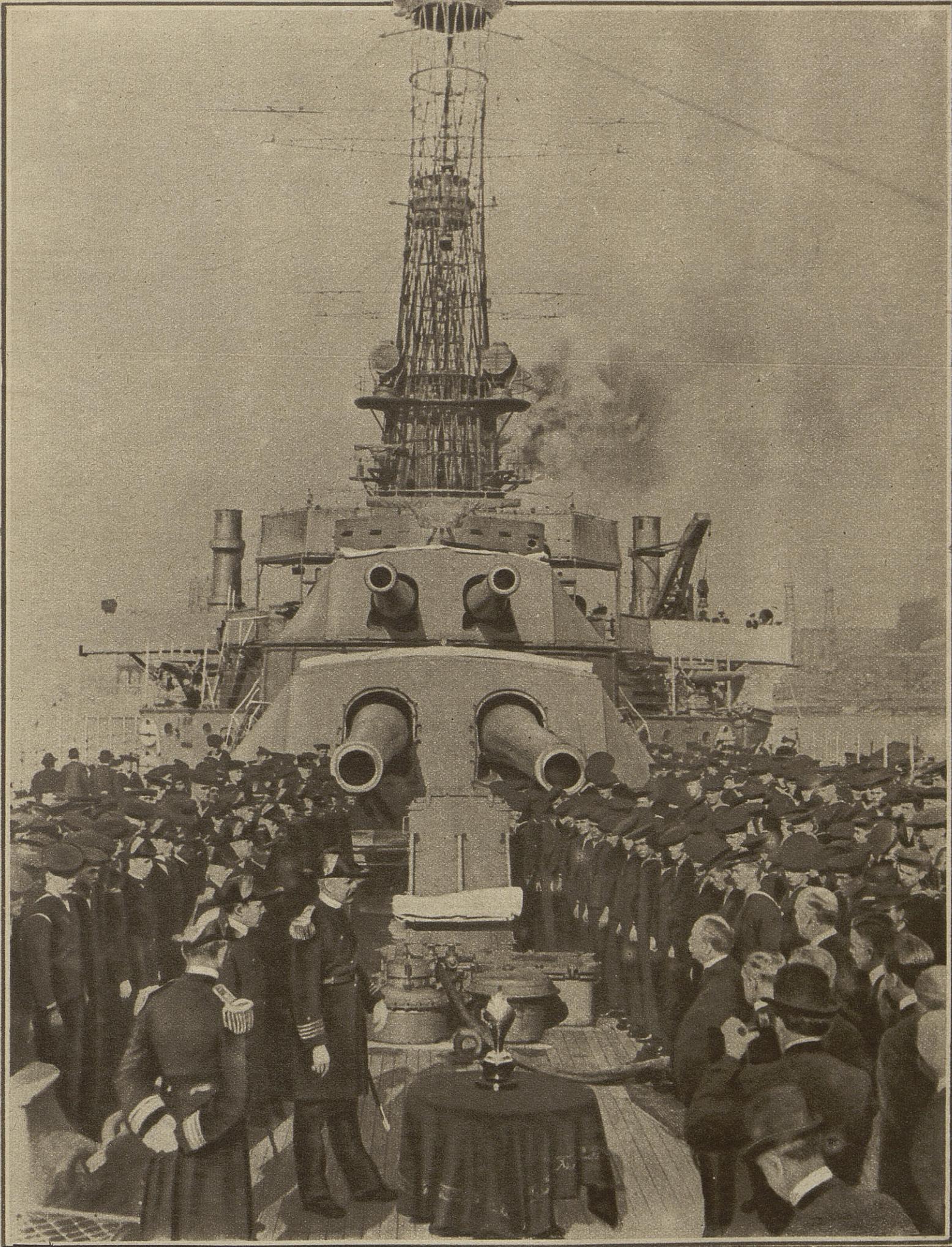


EN CROISIÈRE, AU LARGE DU PORT DE NEW-YORK

Dans la brume du crépuscule, la colossale statue de la Liberté, témoignage d'estime réciproque de deux grandes Républiques, éprises toutes deux de justice et d'égalité, signale l'entrée du port de New-York. Au large, de puissants navires, aux

mâts bien caractéristiques, défendent contre les sous-marins les approches de l'immense rade. Les pirates de von Tirpitz, si braves lorsqu'il s'agit de couler d'inoffensifs paquebots, savent bien qu'ils ne franchiraient pas impunément cette redoutable barrière!

*J'ai vu.*

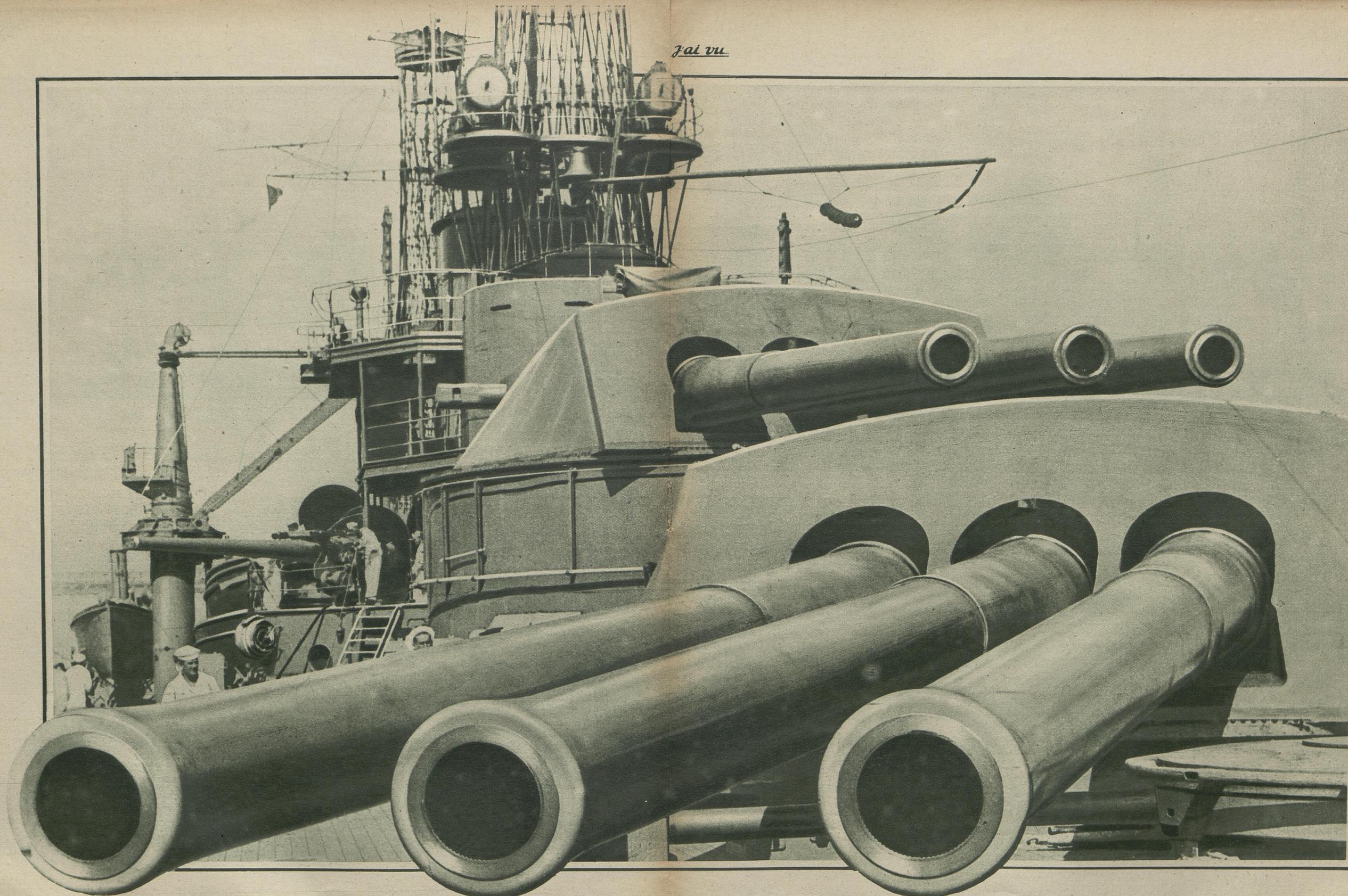


**SUR LE PONT D'UN DREADNOUGHT : LA PUISSANCE DE LA FLOTTE AMÉRICAINE**

Nous donnons ailleurs un document sur la puissance de l'armement de la marine de guerre américaine. Par le nombre des cuirassés et des navires de tout rang qu'elle peut mettre en ligne, elle constitue un appoint très appréciable pour les alliés. Outre une innombrable armée de patrouilleurs, de destroyers, torpilleurs et sous-marins, elle comprend des cuirassés

de la valeur de celui dont nous donnons ci-dessus une photo prise pendant un office religieux. Les dreadnoughts américains n'auront sans doute pas plus que les nôtres l'occasion de se mesurer avec la flotte allemande qui reste tapie dans ses ports. Mais quelle escorte formidable elle peut être pour sa marine de commerce libre de circuler dans les mers libres!

*J'ai vu.*



**LE MEILLEUR ARGUMENT DU PRÉSIDENT WILSON : LES CANONS DE SES CUIRASSÉS**

Nous avons dit, à la page précédente, quelle était la puissance de la marine de guerre des États-Unis, qui disputait à l'Allemagne le second rang dans les marines du monde. On sait que le dernier

budget de guerre de l'Oncle Sam (année 1916), a atteint la somme fantastique de 380 millions de dollars, soit près de 3 milliards de francs. Les dreadnoughts au nombre de 14 d'après les dernières

statistiques sont surtout formidablement armés. Qu'on en juge par le document ci-dessus : c'est le pont du cuirassé " Pennsylvania " avec ses deux tourelles à trois canons, caractéristiques de la marine

de combat américaine. Les canons sont du calibre de 14 pouces. Ils peuvent envoyer plus de 30 milles un obus de 800 kilos. Ils battent ainsi en puissance le record de toutes les marines du monde.

# CASSINOU VA-T-EN GUERRE <sup>(1)</sup>

ROMAN INÉDIT

par CHARLES DERENNES



Quelle surprise, Madame Cassin, et comme c'est aimable à vous ! — Nullement : je passais... et comme j'ai l'intention de mettre ton adresse à l'épreuve. — Entrez donc !

« Ah ça ! Qu'est-ce qu'ils fichent ici, ces idiots-là ? Cassinou se tordait. Et, soudain, une irrésistible envie lui vint de se montrer, de lancer un mot drôle. Ce fut plus fort que lui :

— Eh ! té, mon commandant, c'est vous qui les avez mis là !... A quelle heure c'est qu'on les fusille ?

Le commandant fit volte face, ahuri... puis comprit, — peut-être !

Alors, les yeux étincelants, le nez écarlate

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre (n° 107). — Le muletier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914 ; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve d'étranges vexations. Et il aspire au moment où il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou devenu garde civique. Au pont de Coulombre, il débute par un coup de maître en prenant dans un sac... comme un vulgaire lapin, un espion qui n'est autre... que le brigadier de gendarmerie Hourtilhaac en bonne fortune. Cassinou ne peut pas supporter le ridicule de l'aventure, il résilie ses fonctions et rentre chez lui pour gagner l'Espagne. Muni de l'argent que lui laissa jadis son oncle, il ferme sa maison ; mais avant de gagner la frontière, il va une dernière fois chez l'aubergiste Gourlagne. Il y rencontre Jean Hoscab, dit Jean-le-Perdu, cheminot en Espagne qui rentre en France pour s'engager. La résolution de Jean-le-Perdu fait réfléchir Cassinou qui s'enrôle dans un régiment d'infanterie, à Combelux. Tout de suite, il devient populaire dans la petite ville et il s'est lui-même rapidement adapté à son nouveau milieu.

et les poings serrés, il s'avança vers Cassinou et hurla :

— En prison ! En prison !... f...-moi cet homme en prison, tout de suite

## VIII

Bien entendu, le soir même, le lieutenant de Cabiracq gagna dès qu'il le put le Grand Café et s'assit à la table du commandant Salvage. L'humeur de celui-ci, surtout après le deuxième apéritif, s'adouçissait singulièrement, et ce fut sans trop de peine que le protecteur juré de Cassinou put arranger l'affaire.

— Ah ! Ah !... faisait le commandant... alors, ce Cassin, c'est un bon?... C'est un numéro?... Parfait ! je vais lui secouer les puces moi-même...

Horreur ! Quand le commandant, plein de clémence, se fut rendu à la caserne dans l'intention de libérer le soldat Cassin, il y avait du nouveau, et du vilain !... Est-ce que cet animal de muletier ne s'était pas avisé de traiter l'adjudant Bondon de porc à deux pat-

tes?... La même injure qui lui avait valu, quelques années plus tôt, adressée à un « sergent de ville », à Bayonne, le minimum de la peine, et encore avec sursis ! Cette fois, il ne pouvait être question de sursis... L'adjudant Bondon, avocaillon dans le civil, était un être long et falot, bilieux, atrabilaire, un de ces êtres qui ont l'art de faire miroiter de sinistre façon les verres de leurs binocles ; il semblait se venger dans l'existence de ce que son métier l'eût obligé de tout temps à solliciter l'indulgence des tribunaux. Il guettait Cassinou depuis quelques jours, irrité de ses manières et des quelques privilèges qu'on lui consentait... Du moment que le personnage n'était plus tabou, l'adjudant Bondon s'était hâté de prendre sa revanche, et il n'avait rien négligé, dans la matinée, de ce qui pouvait lui attirer du farouche Gascon, devant témoins autant que possible, quelque invective bien sentie.

Le lieutenant et le commandant durent même le prendre par la terreur et lui faire comprendre qu'il y avait peut-être eu provocation de sa part pour que l'histoire ne prît pas trop fâcheuse tournure. Notre homme n'y coupa cependant pas de six jours de tôle... Comme une punition en appelle une autre à quelque temps de là il passa trois nuits à la salle de police, sous un prétexte quelconque, et comme il est si facile d'en dénicher quand on a un peu d'imagination et un galon or et rouge sur la manche... Il sortit de là furieux, aigri, menaçant presque...

— Tu sais, mon vieux, lui disait le lieutenant, tu deviens impossible... Fais attention !

— Mais, cent dieux, ce n'est pas pour faire le pantin que je m'en suis engagé, c'est pour me battre !

— Patience, ça viendra ! Ne t'occupe donc plus de Bondon, j'ai l'œil sur lui.

— Ah ! le misérable !...

— T'en fais pas ! Et tais-toi... tais-toi surtout !

A cette rancœur s'ajouta bientôt une immense mélancolie. Un soir, prévenue par M<sup>me</sup> Beadrillette, qui lui faisait grand compliment de son fils, arriva *Dame* Cassin. La pauvre vieille était tout ensemble flattée et désespérée. Elle guetta son fils à la sortie de la caserne, un panier sous chaque bras, et, quand il parut, elle les laissa choir pour lui sauter au cou, en dépit du risque de casser quelque vieille bouteille ou de gâter de bonnes choses...

Ce geste de la part de la *mama*, qu'il savait assez avaricienne, valut à Cassinou, tout de suite, un attendrissement presque douloureux.

Puis les reproches commencèrent sur un ton tendre et tout nouveau :

— Moi qui dormais bien tranquille sur mes deux oreilles, te croyant en Espagne ainsi que tu y avais droit... Pauvre de moi ! Quand j'ai reçu la lettre de Beadrillette, j'ai cru avoir un mauvais coup de sang... Tant de chez nous sont morts déjà ! Tiens, le petit Louis, de l'Étang-Blanc... et le fils du notaire de Hourrigues lui-même...

— Raison de plus, *mama*, pour que j'aie à faire payer cela aux Boches.

— Oh ! ce n'est pas du reproche de ma part. Regarde-moi... Tu es content ? Non ! tu n'as pas l'air content...

Cassinou, qui venait d'avoir encore des mots avec l'adjudant Bondon, haussa nerveusement les épaules et prononça ces paroles énigmatiques :

— Je ne me plains pas ; mais il y a quelqu'un qui me tracasse ici.

— Si ce n'est que ça ! soupira la vieille rassurée...

Délestée de ses deux paniers, elle trotta, auprès de son fils, dans la direction de la place principale ; Cassinou réfléchissait, de plus en plus ému. Sa mère, qui n'était pas sortie de Louchayre depuis quatre lustres, et qui avait été malade de peur chaque fois qu'elle devait prendre le chemin de fer, — sa mère était venue le voir, lui le mauvais sujet, l'incorrigible !... On vivait, vraiment, en des temps bien étranges... Elle ne lui avait jamais parlé comme cela... Pour l'en remercier, il s'arrêta au seuil de toutes les maisons où il était connu, de chez Pozelet à M<sup>me</sup> Estébe : « Regardez donc, c'est la *mama* !... » La vieille multipliait les révérences, ravie d'entendre chanter partout qu'il y avait lieu d'être fier d'un *gouyat* comme le sien...

Mais, ensuite, sa douleur n'en fut que plus vive :

— Et c'est maintenant que tu me quittes, quand tu commences à te montrer tel que tu es et à prouver ce que tu vaux... toi, mon unique !... Pourquoi as-tu fait cela, pour quoi ?

— Pour m'amuser, répondit Cassinou...

— Mais tu me déchires le cœur, et tu te moques ! On ne fait pas cela pour s'amuser, comme tu dis !

— *Mama* (et ici Cassinou, en dépit de son horreur des explications, fit asseoir sa mère sur un banc du boulevard et s'installa auprès d'elle), *mama*, si des bandits venaient tirer des coups de fusil sur votre maison, voler vos bêtes, couper vos pins, toute chétive que vous êtes, vous sauriez encore décrocher du mur la canardière du père ?



### UNE VUE DU PORT DE NEW-YORK

C'est là devant ces maisons hautes de trente étages et qui pavoisèrent leurs innombrables fenêtres le soir de la rupture diplomatique que 37 paquebots allemands, dont le " Vaterland ", sont immobilisés depuis le début de la guerre. Il y règne une fiévreuse

agitation. Toutes les précautions ont été prises pour empêcher les attentats de la part des nombreux agents secrets du comte Bernstorff, et le pont de Brooklyn lui-même, qu'on voit ici au premier plan, est notamment l'objet d'une surveillance toute particulière.

## J'ai vu.

— Pour ça, c'est comme tu parles, fit la vieille dont les yeux, durant une seconde, étincelèrent féroce à cette supposition.

— Eh bien, moi, c'est pareil... Les Boches ne sont pas chez nous, mais ils ont déjà « fait pire que pendre » chez les Français de là-haut ; et c'est grâce aux Français de là-haut, qui souffrent et saignent, que vous pouvez, ô *mama*, vivre tranquille chez vous... Et nous, alors, quoi, malgré qu'on ne parle pas la même langue, on serait des faux-frères ? On aurait la bêtise de laisser une bande de voleurs venir jusqu'à nos maïs, à nos pins ?...

La vieille écoutait avec une attention farouche, en secouant la tête presque approbativement :

— Le fait est qu'une fois mis en goût ils viendraient aussi chez nous, ces diables !

— Pardi ! Et c'est ce que me disait le comte... M. Henri... tu sais, hier encore : « Il faut savoir qui sera le plus fort, du voleur ou de celui qu'on veut voler... » Alors, comment hésiterait-on, dans ces moments, à se mettre gendarme ?...

Cassinou ajouta, après un instant de silence :

— Ils nous embêtent... Ils paieront ça.

La vieille demanda :

— C'est de M. de Cabiracq que tu parles ? Il est avec toi ?...

— De lui. On est des copains, et mieux que ça : des amis.

*Daine* Cassin réfléchit de nouveau, partagée entre son inquiétude maternelle et son effroi du pays envahi, souillé, saccagé par les Barbares ; alors, du fond des âges, des temps où seigneurs et paysans savaient se serrer les coudes, s'entr'aider et même s'aimer pour la protection du sol natal, ces mots, par une sorte d'hérédité mystérieuse, lui vinrent aux lèvres :

— Ah ! si c'est comme ça, c'est autre chose... Vas-y, mon *pitchoun*, et n'en parlons plus.

On n'en parla plus, même chez M<sup>me</sup> Beaudrillette. Le malheur fut qu'il fallait parler d'autre chose, et qu'on ne parla guère que du

pays... Un tel, et tel autre, que devenaient-ils ?... Après le ventre de veau au jambon, aux oignons, à l'ail et au persil, — genre Tonneins, — Cassinou engloutit un grand coup de vin, pour se donner du cœur, et demanda :

— A propos, et Marylis Larribère... qu'est-ce qu'elle devient ? Elle était, « si je ne m'y manque », chez sa sœur de Coulombre, lors de mon départ ?

*Daine* Cassin raclaït bien consciencieusement les miettes de pain de la nappe, qui font la joie des poules et qu'il serait indécemment de gaspiller... Interrompant cette besogne :

— Marylis ? dit-elle... Elle est venue par chez moi voici peu... Jolie comme un cœur toujours, et bonne petite !... Le bon Dieu a l'œil sur elle, comme il se doit. Je crois que le fils Bambourle...

— Hein ? gronda Cassinou...

C'était le fils d'un riche minotier de Saint-Lubin, tout jeune, mais que les nécessités de la minoterie avaient mis en sursis d'appel... Un beau garçon, solide sur ses pattes, qui chantait la romance et distillait la chansonnette ou le monologue avec un art incomparable.

— Je crois que le fils Bambourle irait jusqu'à l'épouser... continua la vieille. Elle le mérite bien, pauvre mignonne !

Alors Cassinou devint vert, se leva, puis se rassit comme l'on tombe, la tête entre les coudes, hurlant, jurant, sanglotant... Et la *mama*, et la bonne M<sup>me</sup> Beaudrillette comprirent, oh ! tout de suite... Ça leur déchirait le cœur de voir le vaillant guerrier pleurer de la sorte, comme un enfant !

— Je n'ai pas d'héritier, tu seras le mien, et tu seras plus riche que le fils Bambourle, déclara M<sup>me</sup> Beaudrillette toute rouge... Ah ! je ne le connais pas, ce Bambourle, mais comment pourrait-on le préférer à toi... Et la *mama*, toute pâle :

— Je te demande pardon, mon petit... Je ne pouvais pas savoir ; mais, à présent, je sais ; et ce sera ma guerre à moi... tu entends ? ma guerre !...

Quoi qu'eussent pu tenter, pour la retenir, son fils et M<sup>me</sup> Beaudrillette, *Daine* Cassin

partit le lendemain même en répétant féroce : « C'est ma guerre à moi !... Ma guerre à moi !... » Et, quatre jours plus tard, — après des heures où tous les cafards du monde venaient empoisonner sa cervelle, — Cassinou reçut la lettre que voici et dont il faut, tout compte fait, respecter l'orthographe et la ponctuation :

« Mon brave Jean et ami, j'ai vu ta brave *maman* qui m'as dit que tu étais un brave.

« Ça ne m'est tonne pas, je te le redits. J'ai le cœur gros que le tien de cœur à toi te fasse du mauvais sang. On ait pourtant des amie des vrais et je t'ai donné des gros baisé à preuve. Ce n'ait que je t'aime pas, loin de la au contraire. *Razure* toi pour ce qui ait de Bambourle un *cnbusquet* et rien, qui puissent se yensé mieux !!! Toi au contraire !!! Il par-t que tu n'as pas un mauvais suget maintenant au contraire loin de la et que les bons t'estiment. Il te faut continuer, ce n'ait pas pour m'engagé par promeze, vue que je neveu pas du mariage pour le maument, vue que ce n'ait pas ce qu'il lia de plus drôle. Rien que de regardez comme ma sœur et ses 6 petits sont heureux depuis que son mallandrint d'ivrogne de marit n'ait plus la, tu me fait engore un petit-peux de peur... Chasse ces vilins Bauches et tu verreras qu'on peu être heureux de bonne amitié. La mienne de moi d'amitié, je te dis que je t'assure.

« Ton amie Marylis qui t'envoie deux bons baisé et qui n'en ferait pas tant pour le Bambourle... »

Suivait la signature fantaisistement figuolée de la jolie Marylis... Ce soir-là Cassinou, dédaignant Fantique, Coco-vaut-peu, le lieutenant comte de Cabiracq et toute la bande, s'en fut seul sur l'Esplanade, d'où l'on voyait « presque » Lourehayre, et se paya le luxe de pleurer.

CH. DERENNES.

(A suivre).

PUBLICATION HEBDOMADAIRE  
PARAÎSSANT LE JEUDI

Rédacteur en chef :  
JACQUES MORTANÉ

# La Guerre Aérienne illustrée

La Collection de LA GUERRE AÉRIENNE ILLUSTRÉE constituera

LE LIVRE D'OR DE LA CINQUIÈME ARME

SES HORS-TEXTE FORMERONT LA GALERIE INCOMPARABLE DE NOS HÉROS DE L'AIR

PORTRAITS DÉJÀ PARUS (Héliogravures) :

GUYNEMER, NUNGESSER, DORME, BARON, DE BEAUCHAMP, GARROS, HEURTAUX,  
UN GROUPE D'AS ANGLAIS, NAVARRE, NOEL, LENOIR, BRINDEJONC DES MOULINAI

Le Numéro : 50 centimes

La collection complète de *La Guerre Aérienne Illustrée* (14 numéros parus à ce jour) est expédiée franco contre mandat de 7 fr. adressé à M. l'Administrateur de L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Abonnements : France et Colonies Françaises : Un an : 26 fr. ; Six mois : 13 fr. Étranger : Un an : 29 fr. Six mois : 15 fr.

*J'ai vu.*

EN MARGE DE LA GUERRE



A l'Ecole de guerre, le maréchal Joffre a reçu les membres de la mission espagnole.



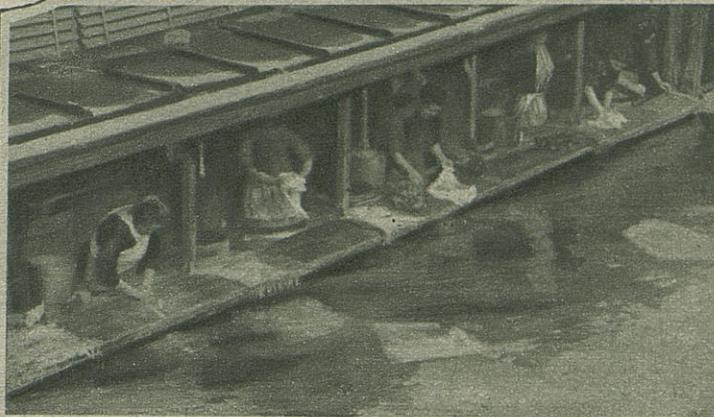
Notre collaborateur : Gérard Bauer qui prochainement va donner dans *J'ai Vu* un roman sur la guerre sous-marine que les circonstances rendent particulièrement d'actualité : *Du sang dans la Mer.*



Au ministère des Munitions : la mission espagnole rend visite à M. Albert Thomas.



Une réception à l'Aéro-Club de France : Au 1<sup>er</sup> rang, L. Pinsard, C<sup>te</sup> Antonoff, C<sup>te</sup> Beltrami. — Au 2<sup>e</sup> rang, C<sup>te</sup> Stepanowitch, L. Ducas, C<sup>te</sup> Danel, C<sup>te</sup> D...



Malgré les glaçons que charrie la Seine et malgré le grand froid, les lavandières parisiennes travaillent toujours dans leurs bateaux-lavoirs. Comme cela, elles n'ont pas froid et économisent le charbon.



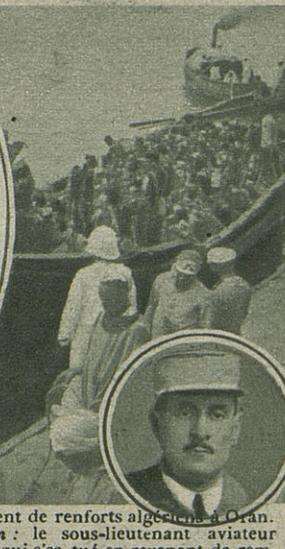
Le major général Wood, qui commande en chef les troupes américaines.



Le froid à Paris. — Stoïques, deux permissionnaires, qui en ont vu d'autres sur le front, "tiennent" à la terrasse d'un café des grands boulevards.



La comtesse Bernstorff, femme de l'indésirable ambassadeur du Kaiser à New-York.



Embarquement de renforts algériens à Oran. En médaillon : le sous-lieutenant aviateur Jean Samat, qui s'est tué en revenant de remplir une mission au cours de laquelle il avait fait plus que son devoir.

SEMAINE DE GUERRE

MERCREDI 31 JANVIER. — La Chambre française commence l'examen de la nouvelle révision des exemptés et réformés.

En Angleterre on découvre un complot contre la vie de Lloyd George et Henderson.

JEUDI 1<sup>er</sup> FÉVRIER. — L'Allemagne notifie le blocus sous-marin aux neutres.

Victoire russe en Bukovine, à l'est de Jacobeni.

VENDREDI 2. — L'escroc Rochette est condamné à deux mois de prison pour insoumission.

SAMEDI 3. — La Chambre vote le projet de visite des exemptés et réformés.

Explosion à Arkhangel : 30 tués, 344 blessés. Succès anglais près de Kut-el-Amara.



Sur la Cannebière à Marseille : un spahi marocain pose devant l'objectif d'un photographe ambulancier.

du 31 janvier au 6 février.

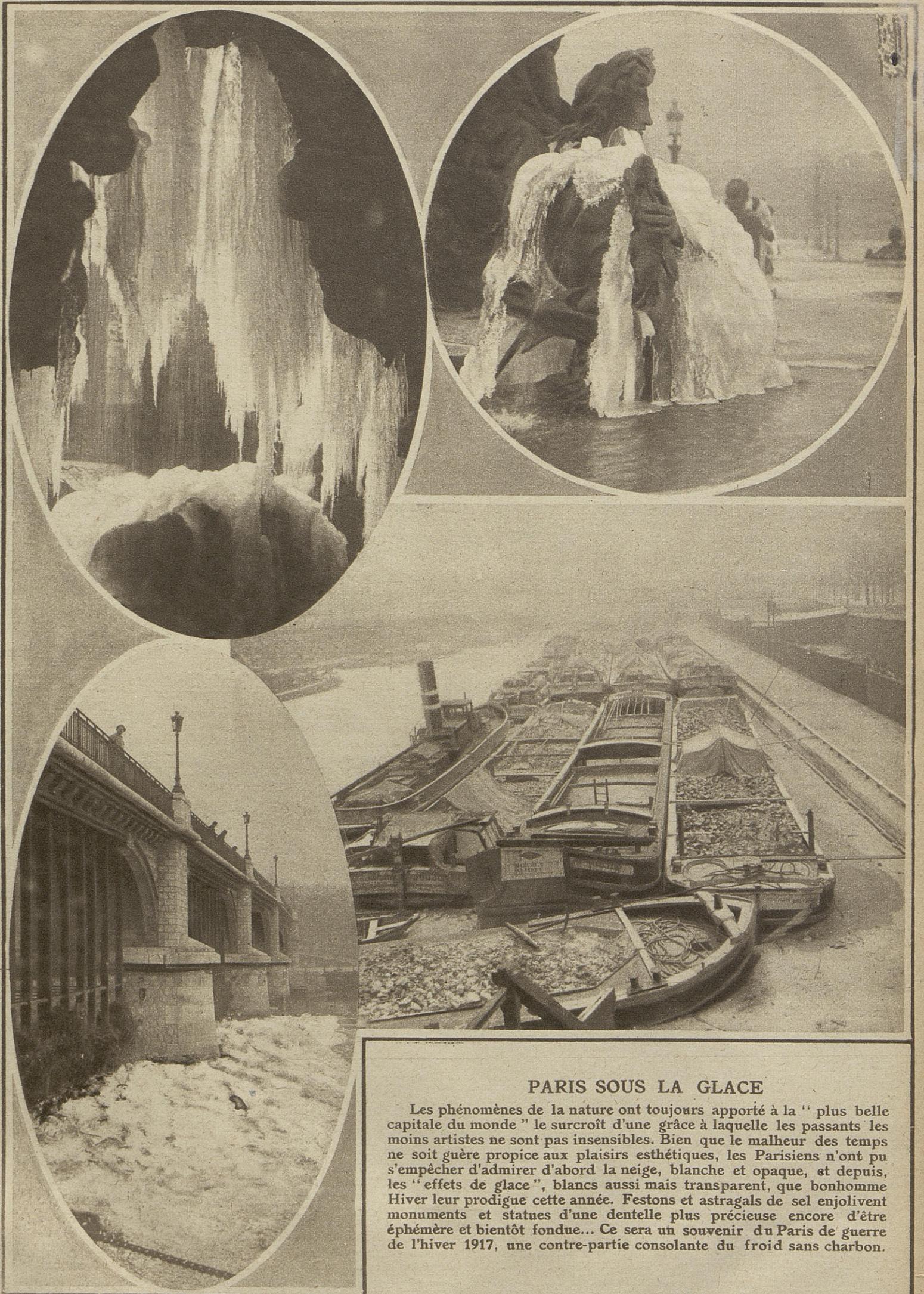
DIMANCHE 4. — Les États-Unis rompent les relations diplomatiques avec l'Allemagne. Le tsar annonce qu'il va établir le statut de la Pologne indépendante.

Mort d'Edouard Drumont. La température descend à Paris jusqu'à 15° au-dessous de zéro.

LUNDI 5. — Nouvel échec allemand dans la région de Riga. Le général Nivelle revient du front italien.

MARDI 6. — Le gouvernement français décide la fermeture des salles de spectacle quatre jours par semaine, la fermeture totale des musées, l'arrêt des moyens de transport à dix heures du soir, et ce par raison d'économie.

*J'ai vu.*



### PARIS SOUS LA GLACE

Les phénomènes de la nature ont toujours apporté à la " plus belle capitale du monde " le surcroît d'une grâce à laquelle les passants les moins artistes ne sont pas insensibles. Bien que le malheur des temps ne soit guère propice aux plaisirs esthétiques, les Parisiens n'ont pu s'empêcher d'admirer d'abord la neige, blanche et opaque, et depuis, les " effets de glace ", blancs aussi mais transparent, que bonhomme Hiver leur prodigue cette année. Festons et astragals de sel enjolivent monuments et statues d'une dentelle plus précieuse encore d'être éphémère et bientôt fondue... Ce sera un souvenir du Paris de guerre de l'hiver 1917, une contre-partie consolante du froid sans charbon.



**L'HIVER DE 1917. — ON VEND DU CHARBON A L'OPÉRA !**

C'est un document qui restera pour témoigner de la rigueur du dernier hiver de la grande guerre, de la guerre inexpiable. Jusqu'au dimanche 4 février, le charbon, rare denrée que les riches se disputèrent à prix d'or se vendait en plein air, par petits sacs, à de pauvres femmes qui faisaient la queue des

heures et des heures dans le froid terrible. Dans cette faction mortelle qu'elles montaient pour leur pauvre foyer, plusieurs tombèrent. Devant l'indignation publique on songea enfin à installer dans des endroits abrités les comptoirs de vente. L'un de ces lieux fut un coin de l'Opéra que l'on voit ici.

*J'ai vu...*

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. : Étranger : 20 fr. (30, rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère : 36-61)



### LA LIBERTÉ ÉCLAIRANT LE MONDE

Nous donnons ici une photographie de la colossale statue de Bartholdi qui se trouve à l'entrée du grand port de New-York. Ce monument, offert jadis par la France à la grande

République amie, est plus que jamais un symbole des aspirations des peuples : dans le sanglant conflit qui déchire le monde, l'Amérique a parlé et sa voix a eu l'éclat d'un coup de tonnerre!